

Guy de Parfan, ayant perdu ses parents, s'était trouvé, tout jeune, possesseur d'une grosse fortune et de domaines considérables.

Se sentant dénué d'expérience, il avait laissé son intendant Walter prendre sur toutes choses une autorité exagérée.

Walter n'avait qu'un but : augmenter, par tous moyens, l'avoir de son jeune maître, dont il s'octroyait d'ailleurs une bonne part.

Et il n'hésitait pas à rançonner, attaquer et spolier tous ceux qu'il savait trop faibles pour lui résister.

L'un de ceux-ci, pourtant, Bernard de Montaigle, hobereau d'une vieille famille des environs, avait voulu se rebeller. En vain s'était-il adressé à de puissants personnages : ses plaintes avaient été annihilées par l'influence dont jouissait Guy de Parfan, au nom duquel parlait toujours Walter.

Bernard avait alors résolu d'aller trouver Guy de Parfan lui-même. Et, après bien des difficultés, il avait fini par obtenir une audience.

Mais Guy avait l'esprit prévenu par Walter. Celui-ci, pour mener comme il l'entendait ses combinaisons ambitieuses, avait soin de tenir le jeune homme à l'écart des affaires. Il l'incitait même à mener joyeuse vie, chasser, se distraire de mille façons, bref, à jouir sans soucis de ses larges revenus.

Guy ne craignait aucun rival dans le maniement des armes, il montait admirablement, il était passé maître dans l'art de la fauconnerie.

Pour tout le reste, il s'en rapportait entièrement à Walter.

L'astucieux intendant avait manœuvré de telle façon que le malheureux Bernard de Montaigle avait tout perdu, jusqu'à sa demeure familiale, et se voyait acculé à la ruine. Néanmoins, Walter sut convaincre Guy que tous les torts étaient du côté de Bernard.

L'explication entre les deux gentilshommes tourna vite en une discussion acerbe.

Bernard, irrité des agissements de Walter qu'il attribuait à Guy, se plaignit en termes aigris d'être ruiné, vilipendé, par des procédés malhonnêtes.

Guy de Parfan, blessé au vif par ces accusations qu'il croyait calomnieuses, s'emporta.

Tant et si bien que, coupant court à la discussion, Guy appela ses hommes d'armes :

— Jetez-moi ce manant dehors, cria-t-il furieux. Quant à toi, misérable, si jamais je te retrouve sur mon chemin... gare à toi ! Je ne salirai pas aujourd'hui ma demeure de ton sang, mais n'importe où je te trouverai désormais, je n'hésiterai pas à te passer mon épée au travers du corps.

Bernard avait bondi sous l'insulte, mais, vite maîtrisé par quelques hommes vigoureux, il avait été expulsé *manu militari*.

On n'avait plus entendu parler de lui.

Walter ayant réussi à s'emparer de ses biens, faisait d'ailleurs bonne garde pour l'empêcher, s'il revenait jamais, de pouvoir s'expliquer librement.

Mais les jours, les mois passèrent. Bernard ne reparut point. Et Walter triomphait.

Cependant, Guy était parfois pris d'inquiétude. Il sentait poindre dans son entourage une sorte d'hostilité.

Il se souvenait que, dans son enfance, lorsqu'il sortait avec son père, les gens les saluaient avec déférence, leur souriaient cordialement, échangeaient avec eux quelques propos affables.

Maintenant, lorsqu'il parcourait le pays, au trot de son cheval, son faucon favori sur l'épaule, les gens s'écartaient de lui. Il surprenait même parfois des regards mauvais, des gestes de menace.

Il s'en ouvrit un jour à Walter.

— Peuh ! fit celui-ci en haussant les épaules, ne vous préoccupez point de cela. C'est une conséquence inévitable de votre supériorité, de votre situation, c'est le revers de la médaille.

Les sentiments envieux de ces vilains ne méritent que votre absolu mépris.

Guy, néanmoins, se sentait attristé de cet état de choses, et il demeurait sombre et soucieux.

Walter s'en aperçut.

- Chassez donc ces noires pensées, gentil seigneur, dit-il. Faites seller votre jeune pur-sang Negro, et allez faire quelques heures de galop en forêt. Cela vous remettra en gaieté.

Guy suivit ce conseil, et, accompagné des écuyers, il partit au galop à travers la campagne.

Son bon petit cheval Negro était d'une souplesse inouïe. Il franchissait les haies et les ruisseaux, circulait à travers les taillis sans effort apparent.

Guy se sentit bientôt tout ragaillardi, en effet, par la course rapide.

Tout au plaisir de l'équitation, il eut vite fait de distancer ses deux compagnons, et galopa seul dans la forêt.

Negro semblait infatigable, et Guy, rompu à tous les exercices physiques, ne sentait point la lassitude.

Mais soudain une ronce traîtresse enveloppa le jarret de Negro.

La pauvre bête, brusquement arrêtée, bondit, puis roula les quatre fers en l'air, projetant son cavalier sur le sol.

Guy demeura quelques instants tout étourdi, allongé sur la mousse. Quand il reprit connaissance, il voulut se relever, mais ce lui fut, hélas ! impossible, sa jambe gauche était inerte et douloureuse ; le moindre mouvement lui causait une souffrance atroce.

Réunissant ses forces, Guy appela au secours.

Aucune réponse ne lui parvint.

Il se rendit compte alors de son affreux isolement dans la vaste forêt.

Ses compagnons le cherchaient peut-être. Mais il y avait fort longtemps déjà que, s'étant séparé d'eux, il galopait au hasard, à une rapide allure.

Dans ces conditions, il eût été bien surprenant que les deux écuyers aient pu entendre ses appels.

La nuit approchait. Qu'allait-il devenir?

Dans un suprême effort d'énergie, il appela encore.

Cette fois, il crut entendre un « hou hou ».

Galvanisé par l'espoir, il redoubla ses cris.

Quelques instants après, il entendit des craquements dans les branchages. Quelqu'un s'approchait à travers le taillis.

A demi défaillant, Guy vit enfin apparaître un homme pauvrement vêtu, un bûcheron, pensa-t-il.

— Ami, qui que vous soyez, venez à mon aide! supplia Guy.

L'homme l'interrogea brièvement, et se penchant sur lui, dégagea, puis pansa adroitement la jambe malade.

— Ce n'est qu'une entorse, dit-il. C'est douloureux, mais ce ne sera pas grave. Maintenant, je vais vous porter, pour la nuit, jusque dans ma cabane.

Il le dévisagea un instant, puis, brusquement :

— N'êtes-vous pas Guy de Parfan? dit-il.

— Oui, répondit Guy, mais qu'importe ? En ce moment, je ne suis qu'un malheureux blessé qui souffre et qui a besoin de votre aide.

L'homme parut hésiter une seconde. Puis, sans mot dire, il s'éloigna.

Guy crut qu'il l'abandonnait et il eut un sourd gémissement.

Mais l'homme revint bientôt, ramenant par la bride le cheval qu'il avait aperçu broutant dans une clairière voisine.

Avec mille précautions, il chargea le blessé sur le dos de l'animal, puis le conduisit doucement jusqu'à une pauvre maisonnette.

Là, il installa Guy sur un lit de fougères.

Ensuite il ranima le feu, sur lequel était suspendue une petite marmite.

Et bientôt il servit à Guy, dans une écuelle, un potage réconfortant.

Guy se sentait revivre. Il s'endormit peu après d'un bon sommeil.

Quand il s'éveilla, il faisait grand jour.

Son hôte s'enquit de son état et lui offrit du fromage et des fruits.

Ce frugal repas parut délicieux à Guy, qui commença à interroger son sauveur.

Celui-ci lui expliqua, assez brièvement, qu'il vivait là, solitaire, caché dans la forêt.

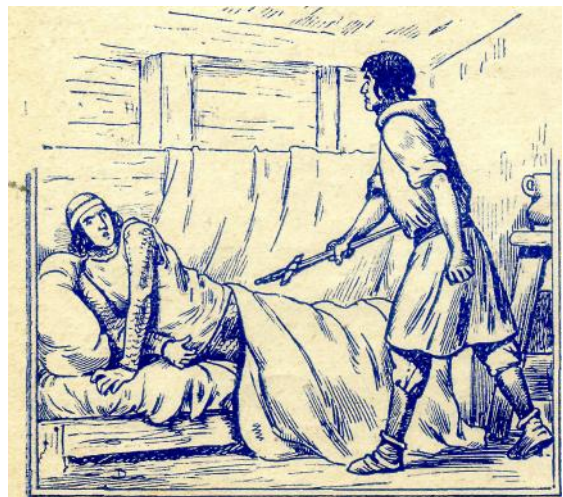
- Un misérable, dit-il d'une voix sombre, m'a pris tout mon bien et réduit à la misère. Je me suis réfugié ici. Je cultive quelques arpents de terre dans une clairière voisine, et je possède maintenant un peu de bétail. Cela suffit à mon existence.
- Quel est le misérable qui vous a ainsi ruiné? s'écria Guy avec indignation. Je veux vous faire rendre justice. Vous pouvez compter sur moi pour vous faire rentrer dans vos droits. Expliquez-moi votre situation. Et d'abord, qui êtes-vous? Quel est votre nom?

L'homme le regarda bien en face.

- Je suis Bernard de Montaigne, celui que vous deviez transpercer de votre épée si jamais il se retrouvait sur votre chemin.

Guy tressaillit sur son lit de fougères; il pâlit atrocement.

- Voici une épée, ajouta rudement Bernard en jetant une arme sur le lit.



Et, croisant les bras d'un air de défi :

- Et me voici !

— Bernard de Montaigne, murmurait Guy. Oui, je me souviens...Vous aviez, hier soir, une belle occasion de vengeance et vous avez agi noblement envers moi. J'avais été dur à votre égard, mais vous m'accusiez alors si injustement.

— Si injustement? reprit Bernard avec amertume.

Et il énuméra ses griefs, rappelant les procédés révoltants qui l'avaient amené à cette triste situation.

Guy était stupéfait.

— Je ne comprends pas, murmurait-il. Mais soudain le jour se fit dans son esprit.

— Hélas! oui, je ne comprends que trop, s'écria-t-il. J'avais toute confiance en Walter, mon intendant. Je l'ai laissé agir en mon nom, sans rien contrôler de ses actes. Il est grandement coupable, il a abusé de ma confiance de façon odieuse. Mais moi aussi je suis coupable. Au lieu de m'amuser et de laisser aux mains d'un tiers les affaires sérieuses, mon devoir était de m'en occuper par moi-même. Je jure que désormais il n'en sera plus ainsi.

Il tint parole. Dès son retour chez lui, il se fit mettre au courant de l'administration de ses domaines. Et il mena une sévère enquête.

Indigné des exactions et des injustices qu'on lui signalait, il congédia son intendant.

Bernard de Montaigne fut rétabli dans tous ses biens, et Guy, devenu son ami, le consulta fréquemment pour résoudre au mieux les questions litigieuses et réparer les torts qu'avaient causés le pernicieux Walter.

Et Guy eut bientôt la joie profonde, à mesure qu'il s'affirmait juste et généreux, de voir renaître autour de lui les sympathies de tous.

Hellèle

Cette histoire a été publiée le 24 juillet 1930 dans le numéro 846 d'une revue hebdomadaire illustrée pour la jeunesse : « l'étoile noëliste » 3 rue Bayard. Paris. Les dessins sont de Damblans .

